

## Nuits blanches

Matt Cohen

Numéro 67, été 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21119ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Cohen, M. (1997). Nuits blanches. *Nuit blanche*, (67), 32–33.

# Nuits blanches

Traduit de l'anglais par Daniel Poliquin

« Tu sais, avait dit la mère de David, je n'aurais jamais cru qu'elle était française si ce n'était son sex-appeal. »

Le matin, Marie-Yves avait l'habitude de parler français : des bouts de phrase, ou des phrases complètes, ou parfois seulement de petits mots dont elle avait oublié les équivalents anglais, le temps pour elle d'avaler les quelques tasses d'espresso et la poignée de cigarettes sans filtre qui lui permettaient de retraverser l'Atlantique et de se retrouver chez elle, au Canada, en train de parler l'anglais, « exactement comme toi et moi », comme disait la mère de David.

Quand il avait reçu les résultats des prises de sang, David était resté debout toute la nuit à boire et à broyer du noir, en donnant pour prétexte à Marie-Yves qu'il achevait un scénario. Lorsqu'elle était entrée au salon le lendemain matin, elle lui avait marmonné quelques paroles, et après deux ou trois mots de français qu'il n'avait pas compris, elle lui avait dit qu'elle aimait les nuits blanches elle aussi.

Loin d'y voir une diversion, et oubliant sur le coup qu'en français, « nuit blanche » veut littéralement dire une nuit illuminée, une nuit sans sommeil, David eut la certitude qu'elle avait percé son secret. Après, ils avaient pris le petit déjeuner comme d'habitude, et ce ne fut que six mois plus tard qu'une nuit, seul et incapable de dormir, David se mit à faire des rêves comme on en fait seulement dans les nuits blanches.

Elle avait dit « white nights » et il avait entendu « white knights ». Nuits blanches, chevaliers blancs. Et cette nuit-là, les chevaliers blancs qu'il croyait voir étaient totalement désemparés. Dans sa vie résolument antérieure de bonheur et de santé, quand il était enfant, les chevaliers blancs étaient ces globules blancs qui se portaient à son secours lorsque la maladie l'attaquait, et sa mère lui disait : « Ferme les yeux et écoute. Ils sont là qui avancent, des milliers de valeureux chevaliers blancs qui galopent dans ton sang pour repousser l'infection et te redonner la santé. »

C'était le bon vieux temps, le temps où l'on n'avait qu'à prendre le lit et à attendre que les globules blancs se portent à votre secours, au lieu de se multiplier dans une orgie sexuelle dont la cause était impossible à maîtriser, surtout par un médecin.

Vas-y, avait-elle dit à David lorsque les analyses étaient devenues irréfutables, fâche-toi, casse tout. Hurla ta peine. Décide que tu es immortel. C'est ta seule chance.

– Mais je n'éprouve aucune colère.

– Il faut que tu te fâches, lui avait dit le médecin.

Le docteur Sheilah Freedman. Une jeune femme de l'âge de David : début de la trentaine, brune, la peau blanchie par trop de nuits blanches.

– Rentre chez toi et sers-toi à boire. Bois toute la bouteille si tu veux. Et quand tu voudras te soigner, reviens me voir. Je peux t'aider, mais il faut que tu sois prêt à te faire aider.

– Tu parles d'un médecin !

– Donne-moi une chance. Je pourrais peut-être te surprendre.

– Tu m'as assez surpris comme ça pour aujourd'hui. Ça va, je te remercie.

Pendant un certain temps, le rythme de la maladie secrète avait dominé sa vie. Une année plus tard, il lui semblait que la sonnerie du téléphone traçait au hasard la frontière entre le jour et la nuit : le gazouillis du téléphone dans son bureau, le son creux et faible du téléphone dans sa chambre à coucher, le timbre honnête du vieux téléphone mural qui était déjà installé dans la cuisine lorsqu'il avait acheté la maison. Cette fois, la voix était étrangère, un accent européen impossible à identifier qui flottait sur une mer de friture :

– Marie-Yves Olivera, s'il vous plaît.

– Elle ne vit plus ici.

– Merci.

Et on avait raccroché, en dépit du fait qu'il continuait de parler, expliquant diligemment à la voix étrangère qu'on pouvait joindre son ex à son travail. David aurait pu raconter un tas d'autres choses à la standardiste. D'abord, qu'il avait besoin de quelqu'un avec qui partager sa crainte, et pourquoi pas elle ? Aussi, que même s'il avait conservé son vieux numéro de téléphone, il avait déménagé. Qu'il vivait désormais dans une maison où sa femme n'avait jamais vécu. Marie-Yves ne lui avait rendu visite qu'une fois, pour être précis, dans une bouffée de chaleur inattendue, juste le temps d'inaugurer sa chambre à coucher et de lui rappeler que la fuite n'est en fin de compte qu'un état d'esprit.

Quand le téléphone l'avait interrompu, David était en train de remplacer les moulures à la fenêtre de son bureau. Il retournait sur son échelle pour boucher des trous de vis avec de la futée quand la sonnerie retentit de nouveau.

Cette fois, c'était Ivan. Il aimait se faire appeler Ivan le Terrible, mais il n'avait rien de terrible. C'était juste un avocat presque excentrique doué pour monter des productions cinématographiques.

– Je suis content de te trouver chez toi, lui dit Ivan. Je voulais t'annoncer qu'elle arrive.

– Qui ça ?

– Ta recherchiste, imbécile ! Elle est tout à fait ton genre. Grosse, laide, et elle ne sait pas faire la cuisine. Donc tu n'auras pas à craindre de te compromettre avec elle.

– Je t'ai dit de leur demander de m'envoyer leur curriculum. De toute façon, je ne vois personne en ce moment. Dis-lui de me téléphoner.

– Téléphone-lui toi-même puisque tu es si aimable. Et en passant, pour le film en Grande-Bretagne, ça a marché. Ça te fera des rentes pour quelques mois.

Assis sur la plus haute colline de la ferme d'Ivan, admirant les champs pittoresquement ornés de moutons et de vaches, David sentit une petite explosion dans son oreille, comme si une limousine parcourait un chemin cahoteux dans son crâne. Il s'étendit dans l'herbe et ferma les yeux. *Limousine*, qu'il avait pensé, et non *corbillard*. Était-ce un signe d'optimisme ? Ou un lapsus mental ? Ou peut-être un signe de quelque chose d'encore plus merveilleux, un signal que son corps avait repris la maîtrise de lui-même pour des raisons que même la science médicale ne connaît pas.

– David !

– Je suis ici !

Il se redressa. À une trentaine de mètres en bas, Sheilah se frayait un chemin entre les genévriers et les blocs de granit et gravissait la colline en zigzaguant. À son arrivée, elle était hors d'haleine, elle avait les joues rougies par le froid, de fines perles de sueur sur sa lèvre supérieure. « Je croyais que c'était toi le malade. » Elle s'allongea à côté de lui, prit sa main blanche entre ses mains fortes et la frictionna vigoureusement comme si c'était lui qui avait froid.

– J'ai recommencé à courir la semaine passée.

– C'est bien. L'exercice tue les toxines.

– Le cancer aussi ?

– Nous l'avons vaincu, ton cancer, David. C'est fini.

Ses cheveux si noirs, sa peau luisante de blancheur, ses yeux sombres fixés sur lui, comme si, pensa David, soudainement en colère, il lui était permis de le refaire à son image à elle depuis qu'elle l'avait sauvé. Pygmalion, mais avec les sexes inversés. Quand son regard s'abaissa, il vit une expression de timidité, de la faiblesse même, dans le contour gracieux de ses cils. Pareille dans sa fragilité à une feuille d'automne qui tombe dès qu'on l'effleure.

Dans son rêve, Marie-Yves lui parlait. Ils étaient dans le salon de l'appartement qu'ils partageaient autrefois, une grande pièce meublée d'occasion avec des fleurs toujours fraîches. Dans son rêve, David était assis dans son fauteuil préféré. Un rayon de lumière illuminait la table à café amochée, où son verre, sa cigarette et son scénario inachevé composaient une nature morte. « J'imagine que j'aurais dû t'en parler plus tôt, lui disait Marie-Yves. C'était une histoire banale. Il m'attirait. »

Après l'aveu, elle lui avait fait un sourire triste.

– Tu n'étais plus heureuse avec moi ? Physiquement, je veux dire.

– Mais si ! C'était très bien. L'autre, tu sais, ça n'avait rien à voir avec toi.

Ça n'avait rien à voir avec toi. C'étaient les mots qu'elle disait dans son rêve. Dans la vraie vie, ça ne s'était pas passé comme ça. Pour commencer, le scénario inachevé était beaucoup plus qu'une décoration : pour David, c'était un symbole d'espoir, l'espoir qu'il finirait par vaincre le cancer ou qu'il aurait de quoi vivre jusqu'à sa mort. Ensuite, la lumière ne baignait pas le triangle des objets, mais Marie-Yves elle-même : sa fine peau bronzée, son sourire angélique qu'il avait toujours associé à leurs jeux amoureux, ses yeux qui soutenaient son regard sans honte ni dénégation.

En réalité, elle lui avait dit : « Je pourrais vivre avec toi toute la vie. Si tu cessais de me considérer comme ta chose... »

« Toute la vie », avait répété David. Bien sûr, il n'avait pas encore parlé de sa maladie à Marie-Yves, même s'il comptait le faire chaque soir. Mais, tout de suite après qu'il avait reçu le diagnostic, elle était rentrée en France voir sa famille. Sa première session de chimiothérapie n'avait pas bleui sa peau et il n'avait pas perdu tous ses cheveux non plus. Marie-Yves rentrée, il s'était habitué à n'en pas parler, à dissimuler ses pilules. Puis la rémission avait commencé, et il n'avait plus de pilules à cacher.

« Je t'aime, lui avait dit Marie-Yves. Et tu m'aimes toi aussi. »

« Je t'aime. Et tu m'aimes toi aussi. » Ces mots étaient assurément de la vraie vie. Il pouvait même se rappeler la façon charmante qu'elle avait de modeler ses lèvres quand elle parlait : on aurait dit de beaux raisins de France dorés par le soleil, attendant le baiser du pardon. Ce qui s'était d'ailleurs vraiment passé dans la vraie vie ; du moins, il y avait eu le baiser. Mais l'indifférence s'était vite substituée au pardon. L'indifférence, pendant une brève période, suivie de la colère. Colère qu'il avait exprimée d'abord en lui jetant son scénario à la tête. Puis il lui avait dit des mots très durs et impardonnables. Puis tout avait abouti le jour où il lui avait dit qu'il importait assez peu qu'elle reste ou non puisqu'on lui avait diagnostiqué la leucémie six mois auparavant.

« La leucémie ? » Comme si c'était l'un de ces mots étranges qu'elle n'avait jamais entendus de sa vie.

« Le cancer », avait traduit David. C'était la première fois qu'il prononçait le mot fatal. [...] **NE**